

La rusticité l'animal, la race, le système d'élevage ?

sous la direction de

Bernard Hubert

juillet 2011

une coédition

Association Française de Pastoralisme
Agropolis international
Cardère éditeur

SOMMAIRE

PRÉFACE. <i>Jean-Pierre Legeard</i>	9
INTRODUCTION	
La rusticité : caractère intrinsèque ou propriété émergente? <i>Bernard Hubert</i>	13
LA RUSTICITÉ, DE L'ANIMAL AU TROUPEAU : QUALIFICATIONS ZOOTECHNIQUES, CARACTÈRES GÉNÉTIQUES, PRATIQUES D'ÉLEVAGE	
La notion de rusticité. Définitions et conceptions. <i>François Casabianca</i>	19
Facteurs génétiques de la rusticité et sélection animale. <i>Mélanie Gunia, Tatiana Zerjal, Nathalie Mandonnet et Étienne Verrier</i>	25
Quand les éleveurs apprennent à leurs animaux à devenir plus « rustiques ». <i>Michel Meuret</i>	31
Rusticité et résilience des systèmes d'élevage pastoraux. <i>Gilles Brunschwig et Fabienne Blanc</i>	39
LA RUSTICITÉ, UN LEVIER POUR LE DÉVELOPPEMENT : DES PROJETS D'ÉLEVEURS MAIS AUSSI DE CHERCHEURS	
La race Aubrac et le développement agricole. <i>Claude Béranger et André Valadier</i>	49
La maraîchine. Au cœur de processus de changement techniques et sociaux. <i>Patrick Steyaert</i>	61
La brebis mourerous. Race rustique et gestion environnementale des espaces naturels pâturés. <i>Jean Debayle</i>	69
LA RUSTICITÉ, UNE QUALITÉ IDENTITAIRE : DES RACES, DES ÉLEVEURS, DES TERRITOIRES	
Diversité et dimension territoriale des dispositifs de gestion des races locales à petits effectifs. <i>Anne Lauvie</i>	77
Choix génétiques autour de la relance de trois races ovines rustiques en Languedoc-Roussillon. <i>Hubert Germain, Martine Fiolet, Catherine Binot</i>	83
HOMMES ET ANIMAUX, UNE HISTOIRE ENCHEVÊTRÉE	
Attachement homme-animal : manières de connaître ou manières d'aimer? <i>Vinciane Despret</i>	95
CONCLUSION	
La rusticité au rendez-vous. <i>Bernard Hubert</i>	105
ANNEXES	
Liste des participants.....	110
Coordonnées des contributeurs	113
L'Association Française de Pastoralisme	114
Agropolis International	115

Préface

Jean-Pierre Legard

CERTAINS TERMES apparaissent d'une telle évidence qu'ils ne semblent guère poser de questions. Dans le secteur de l'élevage, et notamment de l'élevage agropastoral, celui de rusticité en relève manifestement. N'est-il pas banal en effet d'énoncer que l'élevage agropastoral, utilisateur d'alpages, landes, garrigues, forêts, repose sur la valorisation de races rustiques, qu'elles soient bovines, ovines, caprines ou autres ?

La rusticité est alors communément définie comme la capacité d'adaptation de ces races animales à des conditions d'élevage misant largement sur le pâturage et soumises à de multiples contraintes, par le climat et les intempéries, par l'altitude et la pente, par l'usage de milieux naturels à l'offre fourragère aléatoire, diffuse et hétérogène, par l'impératif de déplacements plus ou moins importants pour les troupeaux.

Adaptation certes, mais plus précisément à quoi ? Concerne-t-elle globalement tous les facteurs de contraintes évoqués ci-dessus ou, selon telle ou telle race, s'applique-t-elle plus spécifiquement à l'un ou l'autre d'entre eux, par la résistance à telle variable des conditions climatiques, par l'aptitude à utiliser tel type de végétation herbacée ou arbustive, par la faculté de récupération d'état corporel en situation satisfaisante d'alimentation après une période de disette, par l'aptitude à la marche, par les qualités maternelles proté-

geant les jeunes, par le comportement spatial du troupeau, par la résistance aux infestations parasitaires, etc. ?

Ces caractères — dits de races rustiques — sont-ils, au moins en partie, intrinsèques à la race concernée et inscrits dans son patrimoine génétique ? Comment les schémas de sélection appliqués aux races rustiques, et généralement orientés sur l'amélioration de la prolificité, de la valeur laitière, de la conformation, se positionnent-ils à l'égard de la rusticité ? Est-ce seulement une qualification indistincte qu'il s'agit de ne pas dégrader, ou pourrait-on envisager de renforcer telle ou telle de ses spécifications ?

Mais quelle est aussi la part des conditions d'élevage et, dans ce contexte, celle de l'éleveur ou du berger qui opère avec elles ? Peut-on ainsi « éduquer » des animaux à la rusticité, dans ses diverses composantes ?

Les races rustiques du pastoralisme sont élevées pour des objectifs de production, lait ou viande principalement. Face aux différents types de circuits de commercialisation, les races rustiques et leurs conditions d'élevage représentent-elles alors plutôt un atout, par exemple pour les qualités organoleptiques des laits, ou plutôt un handicap pour la qualité des carcasses, la productivité numérique ou laitière, imposant des pratiques de correction comme le croisement avec des reproducteurs de race bouchère ?

Jean-Pierre Legard
est président de
l'Association Française
de Pastoralisme.
Il dirige le Cerpam
(Centre d'études et de
réalisations pastorales
Alpes-Méditerranée)

L'élevage pastoral est aussi producteur de services environnementaux, indemnisés ou rémunérés par des contrats de gestion écologique des milieux naturels ou d'entretien des aménagements de protection des forêts contre l'incendie. Ses races rustiques sont-elles en ce domaine particulièrement performantes ?

Les analyses techniques et commerciales n'épuisent pas le thème de la rusticité en élevage. Pour leurs territoires comme pour leurs éleveurs, les races rustiques sont des marqueurs d'identité, encore renforcés par leur classification fréquente en races à faible effectif menacées de disparition. Cette composante sociologique et culturelle est-elle source de compréhensions, d'enseignements, de valorisations, pour un secteur d'activité et des métiers qui cherchent à redéfinir leur place et leur avenir dans le monde contemporain ?

Plus globalement, avec ce penchant irrésistible qu'ont les hommes à vouloir tout maîtriser, voire manipuler, la rusticité en élevage doit-elle constituer un objet d'investigations en vue de sa caractérisation, de sa préservation et de possibles améliorations, ou bien faut-il surtout la considérer comme la résultante de multiples facteurs et, de ce fait, la maintenir à l'écart des tentations d'intervention ?

Interroger le thème de la rusticité en élevage, rompre avec ses apparentes évidences, c'est donc soulever une foule impressionnante de questions, souvent des plus complexes, qui interpellent des champs disciplinaires scientifiques et techniques très divers.

Dans son format resserré d'une journée, le séminaire de l'Association Française de Pastoralisme n'avait pas la prétention d'examiner en profondeur chacune de ces dimensions. Plus modestement, son objectif était seulement d'en effectuer une première approche, pour tenter de mesurer l'étendue et la complexité de ce que peut représenter la rusticité en élevage. Il donnait ce faisant la possibilité d'identifier quelques travaux de recherche et expériences pratiques s'attachant à explorer ce domaine.

Les actes qui en résultent doivent donc être abordés comme une introduction appelant, espérons-le, d'autres moments d'approfondissement selon l'avancée des travaux qui pourront être développés.

La direction scientifique d'un tel séminaire n'était pas chose simple. Bernard Hubert, directeur de recherche à l'Inra et armé de son long côtoiement avec les systèmes pastoraux, a bien voulu assumer ce rôle parmi les nombreuses astreintes de ses fonctions de président d'Agropolis international. L'AFP, dont il est un adhérent fidèle, l'en remercie très chaleureusement. Ces remerciements s'adressent également à chacune et chacun de nos intervenants, dont certains ont effectué un déplacement important pour nous rejoindre, et à qui nous demandions souvent pour leur prestation de prendre le risque de sortir de leurs thématiques principales de travail. J'aurai enfin une pensée toute particulière pour le binôme Claude Béranger — André Valadier : l'un et l'autre, par leur complicité et la fraîcheur de leur enthousiasme, nous ont fait connaître un grand moment d'humanité et d'examen lucide en nous contant l'épopée de la race Aubrac.

Introduction

La rusticité : caractère intrinsèque ou propriété émergente ?

Bernard Hubert

QUAND LE PRÉSIDENT de l'Association Française de Pastoralisme m'a demandé d'être le référent scientifique de ce séminaire autour de la notion de rusticité, j'ai accepté sans beaucoup d'hésitation afin de saisir l'opportunité d'échanger sur ce terme que je qualifierais volontiers d'hybride. En effet, il est à la fois largement utilisé dans le sens commun – je ne parlerai pas du mobilier, mais dans le monde de l'élevage, on parle spontanément d'un animal ou d'une race rustique –, et il porte une connotation scientifique, dans laquelle j'ai été baigné dès mon arrivée à l'Inra-Sad¹ il y a trente ans, où il est utilisé avec précaution et discernement par certains zootechniciens. Ce terme n'est-il pas d'ailleurs réapparu tout récemment dans l'intitulé du numéro 1/2010 de la revue *Productions Animales* « *Robustesse, rusticité, flexibilité, plasticité, résilience... les nouveaux critères de qualité des animaux et des systèmes d'élevage* », entièrement consacré à ces questions ? Il faut dire toutefois que si on le retrouve dans le titre général du numéro, on ne l'aperçoit plus guère dans les papiers qui le constituent ! Serait-il donc bon à mettre à l'affiche pour donner envie au

lecteur, mais bien plus difficile à traiter dans un article scientifique ? Comme s'il était passé de mode dans le monde de la science tout en gardant un côté emblématique dans celui de l'élevage.

Ne serait-il pas remplacé, depuis quelques années, chez les scientifiques, par la notion de résilience, venue du monde de la métallurgie, et qui nous revient de chez les anglo-saxons appliquée aux éco-socio-systèmes, en particulier dans le cadre du réseau international *Resilience-Alliance* qui anime la revue *Ecology and Society* ? Non sans avoir fait un tour auparavant chez des économistes ultralibéraux comme F. Hayek, qui voyait là les capacités à résister et rebondir de toute entité économique confrontée à des difficultés imprévues, dans une sorte de darwinisme social, que j'espère un peu daté. N'empêche que la résilience est utilisée à tout bout de champ, en particulier à propos de l'adaptation au changement climatique (et là elle concerne tout ce que l'on veut, depuis les écosystèmes jusqu'aux sociétés et à leurs interactions) et même en zootechnie puisqu'on parle bien plus de résilience que de rusticité dans le numéro de *Productions Animales* évoqué ci-dessus.

Bernard Hubert
est président d'Agropolis
International à
Montpellier, directeur de
recherche de classe
exceptionnelle à l'Inra et
directeur d'études à
l'École des hautes études
en sciences sociales
(EHESS).

¹ Département *Systèmes agraires et développement*, rebaptisé *Sciences pour l'action et le développement*

Mais cela me donne un peu l'impression que cette résilience est considérée comme la qualité ou la propriété d'une entité en soi, un métal, une communauté végétale, un système d'élevage, une entreprise, un (éco/socio-)système, qui s'exprime dans certaines circonstances. Par contre, j'ai l'impression que la rusticité relève bien plus d'un choix de celui qui l'énonce pour l'attribuer à un sujet/objet, et indique, ce faisant, une propriété qu'il lui confère par sa propre parole, par sa propre désignation, comme si c'était là une notion subjective qui n'a de sens que si elle est énoncée comme telle. Un animal, une race sont dites « rustiques » parce qu'elles sont désignées comme telles par quelqu'un (un éleveur, un technicien, un chercheur...) et que cela fait partie, non pas de l'objet ainsi désigné, mais de l'intention sur l'objet de celui qui en parle ainsi, en en faisant d'ailleurs un sujet, puisque capable d'exprimer sa rusticité? Peut-on donc l'objectiver ou bien devons-nous assumer sa subjectivité essentielle, en ce sens qu'elle renseigne autant sur l'objet en question que sur celui qui en parle ainsi? Et si c'était donc une notion éminemment constructiviste et systémique?

Alors justement tâchons de voir ensemble ce qu'il en est...

Et c'est pourquoi avec l'Association Française de Pastoralisme nous avons organisé cette journée en trois grandes parties, marquées par des entrées différentes, mais surtout en invitant à s'exprimer une grande diversité d'acteurs. En nous disant qu'après tout, se saisir du produit émergent de cette diversité d'expression nous permettrait de

mieux comprendre ce qu'est la rusticité : et si la rusticité c'était tout ça à la fois? N'est-il pas plus utile de comprendre dans quelles circonstances on en parle et à propos de quoi, de qui, plutôt que de chercher absolument à la caractériser?

Dans un premier temps, nous avons demandé à des chercheurs de s'exprimer; ainsi François Casabianca nous introduit les différentes manières d'aborder et d'utiliser la notion de rusticité afin de qualifier des animaux, des troupeaux ou des races; Étienne Verrier et ses collègues généticiennes illustrent comment ils cherchent à la caractériser d'un point de vue génétique dans une perspective de sélection; Michel Meuret montre comment cette notion peut se construire par les pratiques d'éducation des animaux (... quelle que soit justement leur origine génétique!) et Gilles Brunshwig & Fabienne Blanc exposent comment les notions de rusticité ou de résilience, appliqués aux différents niveaux d'organisation des systèmes d'élevage, permettent de rendre compte des spécificités des systèmes pastoraux en s'appuyant entre autres sur les articles issus du numéro de *Productions Animales* évoqué ci-dessus.

Puis nous nous sommes intéressés aux récits de chercheurs et d'éleveurs qui rendent compte de ce qu'ils ont construits — souvent ensemble — comme des projets pour générer une dynamique, individuelle ou collective, de changement autour d'animaux particuliers, puisqu'identifiés comme appartenant à une race « rustique », c'est-à-dire en l'occurrence adaptée à leur projet... C'est ainsi que Claude Béranger & André Valadier nous racontent la saga de

la race Aubrac et du fromage de Laguiole et comment les acteurs locaux en ont fait le moteur du développement de leur territoire ; Patrick Steyaert revient sur la relance de la race maraîchine en lien avec la conservation, par leur mise en valeur, des zones humides des Marais de l'Ouest. Jean Debayle nous parle de sa rencontre avec la brebis mourerous et de la construction progressive d'un système d'élevage fondé sur le pâturage des alpages, des collines préalpines et des massifs boisés côtiers...

Mais pour certains, ce qui les motive et les mobilise, c'est le lien entre des races locales, à faible effectif (« rustiques »?), des territoires et les gens qui s'identifient eux-mêmes également à ces territoires... Est-ce alors une façon pour ces éleveurs de s'élever contre la standardisation des grandes races nationales, voire globales, en démontrant que la diversité des apparences comme

des propriétés intrinsèques, constitue une richesse des territoires et des cultures, humaines ou animales? C'est ce qu'illustre Anne Lauvie à partir de l'exemple de deux races, dites « à petits effectifs », la race bovine bretonne pie-noir et la race porcine nustrale et c'est ce dont témoignent, avec Hubert Germain, Martine Fiolet et Catherine Binot, les éleveurs de brebis de trois races en cours de reconstitution, causenarde des garrigues, raïole et rouge du Roussillon.

Pour finir, Vinciane Despret, philosophe à l'université de Liège et bien connue pour ses travaux sur les hommes et les animaux, s'interroge sur cette dimension du lien entre les animaux et les gens qui les observent ou les élèvent, pour nous rappeler la force et la puissance de ce lien qui distingue la vie sous ses différentes formes éminemment subjectives, pour les bêtes comme pour les gens!